

QUATRIÈME PARTIE

L'ŒUVRE

1. RÉSUMÉ DU ROMAN

Claude Lantier, un peintre, rentre chez lui, dans l'île Saint-Louis. Il est deux heures du matin, un orage éclate, il se hâte; arrivé à sa porte, il y trouve une jeune fille qui s'abrite de la pluie. C'est une jeune provinciale, nommée Christine, venue à Paris pour y travailler mais qui ne connaît pas la ville, s'était perdue. Claude la fait entrer chez lui. Le matin, lorsqu'elle se réveille, elle voit Claude qui est en train de peindre son portrait. Puis elle s'en va rejoindre à Passy la vieille dame chez qui elle doit travailler.

Claude est un peintre qui n'est pas satisfait de la peinture académique, qui voudrait trouver un nouveau style de peinture, mais qui doute de lui-même: il a l'impression qu'il n'y arrivera jamais. Et avec ses amis, des peintres comme lui ou des sculpteurs, il a de longues conversations à ce sujet; tous ont en horreur le style bourgeois. Cependant ils travaillent tous avec l'espoir d'exposer au Salon et pour cela ils sont obligés de peindre d'une façon telle que le Jury accepte que leurs tableaux y soient admis.

A quelque temps de là, Christine vient voir Claude. Elle le trouve en train de peindre une grande toile; elle y reconnaît l'un des personnages peints, c'est elle-même. Elle se trouble d'abord puis finit par s'habituer au milieu d'artiste. Elle revient souvent, se laisse raccompagner

par Claude de plus en plus loin. Celui-ci cependant n'arrive pas à terminer le tableau qu'il a l'intention de présenter au Salon; il a essayé plusieurs modèles mais il n'en a pas été satisfait et il est désespéré. Alors comme il a parlé de cela à Christine, celle-ci prend une grande décision : elle se déshabille et, à partir de maintenant, c'est elle qui va servir de modèle à Claude.

C'est cette année-là que s'ouvre le Salon des Refusés. Devant les réclamations des artistes qui se plaignaient de voir leurs oeuvres refusées au Salon, Napoléon III avait décidé d'ouvrir sous ce nom un deuxième salon. Claude y voit son tableau exposé. Mais le public n'est pas préparé à ce style de peinture et tout le monde vient voir ce tableau pour se moquer de l'auteur. Rentrant chez lui découragé il trouve Christine qui, l'attendait pour le réconforter. Très touché, Claude décide de la garder avec lui et elle quitte son travail.

Tous deux vont louer au bord de la Seine à une cinquantaine de kilomètres à Paris une petite maison. Trois années passent; Claude s'est remis à peindre; sa femme lui a donné un fils, Jacques; ils sont très heureux. Un jour un architecte de leurs amis vient les voir. Cela rappelle à Claude Paris, ses amis, les discussions qu'il avait avec eux. Cependant il résiste à la tentation d'y retourner; il n'a pas encore oublié son échec au Salon. Une année se passe encore; Christine, qui comprend les idées de qui le préoccupent, le décide à rentrer à Paris;

elle aimerait bien rester où elle est, mais elle pense que cela fera du bien à Claude de se retrouver dans le milieu des peintres de la capitale.

Dès son arrivée à Paris Claude reprend ses anciennes habitudes. Il retourne voir l'un après l'autre tous ses amis, peintres ou sculpteurs ou journalistes, et compare la situation actuelle avec celle qu'il avait connue quatre ans plus tôt, avant son installation à la campagne. Il y a maintenant un marché de la peinture; certains tableaux se vendent très cher, mais ceux de Claude ne sont pas dans le style de ceux qui se vendent bien.

Enfin Claude et Christine s'installent dans un atelier. Claude va essayer de réaliser le chef d'oeuvre qu'il imagine. Mais le tableau qu'il présente est refusé par le jury du Salon. L'année suivante, un autre tableau de lui est encore refusé. Cependant il s'obstine, ne veut rien changer à son style; nouveau refus. La vie devient difficile, l'argent manque et la santé de leur fils, Jacques, est de moins en moins bonne. C'est à ce moment-là que, pour plaire à ses amis, Claude décide d'épouser Christine, ce qu'il n'avait pas encore fait.

Claude veut faire un grand tableau de huit mètres sur cinq qui doit être son chef d'oeuvre; il doit pour cela trouver un nouvel atelier plus grand que l'ancien. Puis va s'installer en face de l'île de la Cité et il la peint par tous les temps. Ses amis l'encouragent mais s'étonnent de voir au milieu du tableau un groupe de

baigneuses dont l'une est entièrement nue; ils craignent les réactions du public mais Claude s'entête. Pour cette femme nue, il fait poser sa femme, mais ne réussissant pas à la peindre comme il le voudrait, il devient de plus en plus nerveux; il finit par la considérer comme un modèle, semblant oublier que c'est sa femme. Le ménage va de plus en plus mal et la misère est de plus en plus grande car il ne vend rien. Ses amis eux-mêmes n'osent plus venir le voir. Finalement il est tellement découragé qu'il décide de ne pas envoyer son tableau au Salon. Tout à coup son fils, Jacques, malade depuis longtemps, meurt. Malgré sa douleur, Claude le peint et décide de l'envoyer au Salon sur le titre "L'Enfant Mort."

Grâce à un ami, ce tableau est enfin accepté au Salon. Mais il y est mal placé, on le voit mal et personne ne le remarque. Ses amis qui, eux, savent faire de la peinture qui plaît ont beaucoup de succès et lui qui donne beaucoup de mal ne reçoit que des moqueries. Et lorsqu'il rentre chez lui le soir, de cette présentation dans son désespoir il se met à la fenêtre dans une telle attitude que sa femme a l'impression qu'il veut se suicider.

Cependant Claude se remet au travail, mais il n'a plus l'enthousiasme d'autrefois. Pour vivre il est obligé de faire les petits tableaux qui peuvent se vendre. Il rencontre d'anciens amis et il constate que, eux aussi, semblent avoir manqué leur vie. Mais eux, de leur côté, sont persuadés que c'est Claude qui est un raté; ils

regrettent même d'avoir suivi ses conseils autrefois.

Cependant Claude ne peut s'empêcher de retourner en face de l'île de la Cité; il songe toujours à finir son tableau.

Il en arrive à ne plus se coucher, il est toute la nuit devant sa toile. Sa femme s'en inquiète car il fait froid et il n'y a pas de feu. Mais il ne veut pas écouter, il se met en colère contre sa femme à tel point que celle-ci dans un moment de révolte lui reproche la vie qu'il lui fait mener; elle voudrait qu'il abandonne la peinture et qu'il quitte Paris avec elle. Mais la passion de Claude pour la peinture est plus forte que celle qu'il éprouve pour sa femme. Et un matin lorsqu'elle se lève, elle voit Claude pendu au milieu de l'atelier. Devant son échec il s'était suicidé durant la nuit devant sa peinture inachevée.

2. LE CADRE DU ROMAN

Avec ce roman, le 14^e volume de la série des Rougon-Macquart, nous revenons à Paris. Mais ce n'est plus le Paris des ouvriers comme dans " L'Assommoir ", ni le Paris de la haute société et du monde du théâtre mêlés, c'est le Paris des artistes, peintres et sculpteurs.

Le grand problème pour les artistes de cette époque-là était que leur oeuvre soit acceptée et exposée au Salon qui avait lieu une fois par an. C'était le seul moyen pour un artiste de se faire connaître et, s'il était récompensé, de recevoir des commandes. Ceux qui peignaient ou sculptaient selon les règles avaient toutes les chances d'être reçus et récompensés; ces règles étaient celles de l'Académie.

D'autres peintres refusaient de suivre ces règles et essayaient de faire du nouveau; c'était le cas de Claude et de ses amis. Mais personne ne comprenait leur peinture, ni le jury du Salon ni le public qui se moquait d'eux. D'où la misère de nombreux peintres et le drame qui termine la vie de Claude.

Claude a d'abord un atelier dans l'île Saint-Louis, puis au pied de Montmartre rue de Douai et rue Tourlaque. Il y a cependant une période assez courte qui se passe hors de Paris. Après son premier échec Claude, pour fuir l'atmosphère de Paris, se réfugie dans un petit village au bord de la Seine, Bennecourt. Il y passe quatre années heureuses, peignant comme il le désire; mais il finit par s'y ennuyer loin de ses amis.

Voici l'installation de Claude dans son nouvel atelier de la rue Tourlaque, se préparant à son grand tableau qui, espère-t-il, sera un chef-d'oeuvre.

Bientôt, Claude ne vécut plus que pour son tableau. Il avait meublé le grand atelier sommairement : des chaises, son ancien divan du quai de Bourbon, une table de sapin, payée cent sous chez une fripière. La vanité d'une installation luxueuse lui manquait, dans la pratique de son art. Sa seule dépense fut une échelle roulante, à plate-forme et à marchepied mobile. Ensuite, il s'occupa de sa toile, qu'il voulait longue de huit mètres, haute de cinq; et il s'entêta à la préparer lui-même, commanda le châssis, acheta la toile sans couture, que deux camarades et lui eurent toutes les peines du monde à tendre avec des tenailles; puis, il se contenta de la couvrir au couteau d'une couche de céruse, refusant de la coller, pour qu'elle restât absorbante, ce qui, disait-il, rendait la peinture claire et solide. Il ne fallait pas songer à un chevalet, on n'aurait pu y manoeuvrer une telle pièce. Aussi imagina-t-il un système de madriers et de cordes, qui la tenait contre le mur, un peu penchée, sous un jour frisant.

Et, le long de cette vaste nappe blanche; l'échelle roulait : c'était toute une construction, une charpente de cathédrale, devant l'oeuvre à bâtir. ⁸⁰

3. LES EPOQUES

L'ensemble de ce roman s'étend sur une dizaine d'années. Il n'y a pas d'allusion à la guerre de 1870, comme c'était le cas pour "Nana". Par ailleurs, nous apprenons dans la première partie du livre que Claude expose au Salon des Refusés. Ce salon avait été créé sur l'ordre de Napoléon III ; celui-ci voulait ainsi que le public puisse juger si les oeuvres refusées au Salon Officiel méritaient ou non ce refus. Le public se moqua des oeuvres exposées et cette expérience ne fut pas renouvelée les années suivantes. Cet unique Salon des Refusés eut lieu en 1863. C'est le seul point de repère historique que l'on trouve dans " L'OEuvre ".

4. LES EPISODES MARQUANTS

Ce roman nous peint la vie de tous les jours d'un peintre qui veut peindre comme il voit sans occuper des règles de l'Académie. Nous y voyons ses enthousiasmes, ses peines, sa misère, ses amours et, pour finir, son suicide. Il y a donc peu d'épisodes marquants.

Citons cependant ce passage dans lequel, après les railleries du public devant son tableau " L'Enfant Mort ",

⁸⁰ Emile Zola, L'OEuvre, p. 315.

Claude se penche sur la fenêtre à la grande terreur de sa femme.

Après le dîner, comme elle revenait de porter des assiettes à la cuisine, elle ne le trouva plus devant la table. Il avait ouvert une fenêtre qui donnait sur un terrain vague, il était là, tellement penché, qu'elle ne le voyait pas. Puis, terrifiée, elle se précipita, elle le tira violemment par son veston.

" Claude! Claude! que fais-tu ? "

Il s'était retourné, d'une pâleur de linge, les yeux fous.

" Je regarde. "

Mais elle ferma la fenêtre de ses mains tremblantes, et elle en garda une telle angoisse, qu'elle ne dormait plus la nuit. 81

A un autre moment encore Christine a l'impression que Claude veut se suicider ; c'est une nuit lors qu'il regarde la Seine face à l'île de la Cité.

Le vent soufflait, et Christine, grelottante, les yeux emplis de larmes, sentait le pont tourner sous elle, comme s'il l'avait emportée dans une débâcle de tout l'horizon. Claude n'avait-il pas bougé ? N'enjambait-il pas la rampe? Non, tout s'immobilisait de nouveau, elle le retrouvait à la même place, dans sa raideur entêtée, les yeux sur la pointe de la Cité, qu'il ne voyait pas...

Il regardait toujours, envahi peu à peu par le grand ruisellement de la rivière dans la nuit. Il se penchait sur ce fossé si large, d'une fraîcheur d'abîme, où dansait le mystère de ces flammes. Et le gros bruit triste du courant l'attirait, il en écoutait l'appel, désespéré jusqu'à la mort.

Christine, cette fois, sentit, à un élan de son cœur, qu'il venait d'avoir la pensée terrible. Elle tendit ses mains vacillantes, que flagellait la bise. Mais Claude était resté tout droit, luttant contre cette

81 Ibid., p. 424.

douceur de mourir; et il ne bougea pas d'une heure encore, n'ayant plus la conscience du temps, les regards toujours là-bas, sur la Cité, comme si, par un miracle de puissance, ses yeux allaient faire de la lumière et l'évoquer pour la revoir.

Lorsque enfin Claude quitta le pont d'un pas qui trébuchaît, Christine dut le dépasser et courir, afin d'être rentrée rue Tourlaque avant lui. 82

Puis un matin en se réveillant Christine voit le corps de son mari : il s'était pendu.

Au premier coup d'oeil, elle ne vit rien, l'atelier lui parut désert, sous le petit jour boueux et froid. Mais, comme elle se rassurait en n'apercevant personne, elle leva les yeux vers la toile, et un cri terrible jaillit de sa gorge béante.

"Claude, oh! Claude..."

Claude s'était pendu à la grande échelle, en face de son oeuvre manquée. Il avait simplement pris une des cordes qui tenaient le châssis au mur, et il était monté sur la plate-forme en attachant le bout à la traverse de chêne, clouée par lui un jour, afin de consolider les montants. Puis, de là-haut; il avait sauté dans le vide. En chemise, les pieds nus, atroce avec sa langue noire et ses yeux sanglants sortis des orbites, il pendait là, grandi affreusement dans sa raideur immobile, la face tournée vers le tableau, tout près de la femme au sexe fleuri d'une rose mystique, comme s'il lui eût soufflé son âme à son dernier râle, et qu'il l'eût regardé encore, de ses prunelles fixes. 83

5. LES PERSONNAGES

Nous avons fait brièvement connaissance avec Claude Lantier dans "L'Assommoir": c'est au moment où il va quitter sa famille pour aller à Plassans, c'est-à-dire à Aix-en-Provence, y faire ses études et se perfectionner dans la peinture.

82 Ibid., pp. 469-470.

83 Ibid., p. 487.

Un vieux monsieur de Plassans leur demande Claude, l'aîné des petits, pour le placer là-bas au collège; une toquade généreuse d'un original, amateur de tableau, que des bons-hommes barbouillés autrefois par le mioche avaient vivement frappé. 84

Ensuite il n'en est plus du tout question dans "L'Assommoir". Ce moment est rappelé dans "L'Œuvre".

C'était à l'âge de neuf ans que Claude avait eu l'heureuse chance de pouvoir quitter Paris, pour retourner dans le coin de Provence où il était né. Sa mère, une brave femme de blanchisseuse, que son fainéant de père avait lâchée à la rue, venait d'épouser un bon ouvrier, amoureux fou de sa jolie peau de blonde. Mais, malgré leur courage, ils n'arrivaient pas à joindre les deux bouts. Aussi avaient-ils accepté de grand cœur, lorsqu'un vieux monsieur de là-bas s'était présenté, en leur demandant Claude, qu'il voulait mettre au collège, près de lui: la toquade généreuse d'un original, amateur de tableaux, que des bons-hommes barbouillés autrefois par le mioche avaient frappé. Et, jusqu'à sa rhétorique, pendant sept ans, Claude était donc resté dans le Midi, d'abord pensionnaire, puis externe, logeant chez son protecteur. Un matin, on avait trouvé ce dernier mort en travers de son lit, foudroyé. Il laissait par testament une rente de mille francs au jeune homme, avec la faculté de disposer du capital, à l'âge de vingt-cinq ans. Celui-ci, que l'amour de la peinture enfiévrant déjà, quitte immédiatement le collège, sans vouloir même tenter de passer son baccalauréat, et accourut à Paris, où son ami Sandoz l'avait précédé. 85

On ne trouve pas d'autres allusions à sa famille ni à son hérédité alcoolique dans tout le livre.

Claude est un garçon "maigre, aux articulations noueuses, à la forte tête barbue..." 86 Puis Christine l'étudie dans son atelier le lendemain de leur rencontre :

84 Emile Zola, L'Assommoir, p. 112.

85 Emile Zola, L'Œuvre, pp. 38-39.

86 Ibid, p. 11.

Comme il l'avait terrifiée depuis la veille, avec sa forte barbe, sa grosse tête, ses gestes emportés! Il n'était pas laid pourtant, elle découvrait au fond de ses yeux bruns une grande tendresse, tandis que son nez la surprenait, lui aussi, un nez délicat de femme, perdu dans les poils hérissés des lèvres. Un petit tremblement d'inquiétude nerveuse le secouait, une continuelle passion qui semblait faire vivre le crayon au bout de ses doigts minces, et dont elle était très touchée, sans savoir pourquoi. Ce ne pouvait être un méchant. Il ne devait avoir que la brutalité des timides. 87

On a souvent reproché à Zola ce personnage de Claude Lantier. En effet ce peintre, qui veut révolutionner la peinture et qui finit par se suicider parce qu'il se rend compte qu'il n'est qu'un raté, tout le monde a reconnu en lui Cézanne. Or Cézanne n'était pas un raté et de plus c'était un ami de Zola. Beaucoup de détails en effet laissent supposer qu'il s'agit bien de Cézanne. Comme lui, Claude a fait ses études à Aix-en-Provence. Le jeune Cézanne s'y trouvait au lycée en même temps que Zola lui-même. Or, dans "L'OEuvre", nous voyons Claude évoquer ses souvenirs du collège avec son ami, Sandoz. Il est certain que ce Sandoz représente Zola lui-même. Il a été journaliste, comme Zola, et projette une grande oeuvre. Le voici exposant ce projet à Claude.

Alors j'ai trouvé ce qu'il me fallait, à moi. Oh! pas grand-chose, un petit coin seulement, ce qui suffit pour une vie humaine, même quand on a des ambitions trop vastes... Je vais prendre une famille, et j'en étudierai

87 Ibid., p. 21.

les membres, un à un, d'où ils viennent, où ils vont, comment ils réagissent les uns sur les autres; enfin, une humanité en petit, la façon dont l'humanité pousse et se comporte... D'autre part, je mettrai mes bons-hommes dans une période historique déterminée, ce qui me donnera le milieu et les circonstances, un morceau d'histoire... Hein? tu comprends, une série de bouquins, quinze, vingt bouquins, des épisodes qui se tiendront, tout en ayant chacun son cadre à part, une suite de romans à me bâtir une maison pour mes vieux jours, s'ils ne m'écrasent pas! 88

On trouve une autre allusion à sa propre oeuvre dans un autre passage du roman. Sandoz, c'est-à-dire Zola, parle encore avec Claude.

Tous deux causèrent devant la cheminée, où des bûches flambaient. L'écrivain, en effet, venait de publier un nouveau roman; et, bien que la critique ne désarmât pas, il se faisait enfin, autour de ce dernier, cette rumeur du succès qui consacre un homme, sous les attaques persistantes de ses adversaires. D'ailleurs, il n'avait aucune illusion, il savait bien que la bataille, même gagnée, recommencerait à chacun de ses livres. Le grand travail de sa vie avançait, cette série de romans, ces volumes qu'il lançait coup sur coup, d'une main obstinée et régulière, marchant au but qu'il s'était donné, sans se laisser vaincre par rien, obstacles, injures, fatigues. 89

Les luttes qu'il doit mener et les critiques qu'il doit subir sont évoquées elles aussi.

Son étude nouvelle de l'homme physiologique, le rôle tout-puissant rendu aux milieux, la vaste nature éternellement en création, la vie enfin, la vie totale; universelle, qui va d'un bout de l'animalité à l'autre, sans haut ni bas, sans beauté ni laideur; et les audaces de langage, la conviction que tout doit se dire, qu'il y a des mots abominables nécessaires comme des fers

88 Ibid., pp. 218-219.

89 Ibid., p. 447.

rouges, qu'une langue sort enrichie de ses bains de force; et surtout l'acte sexuel, l'origine et l'achèvement continu du monde, tiré de la honte où on le cache, remis dans sa gloire, sous le soleil. Qu'on se fâchât, il l'admettait aisément; mais il aurait voulu au moins qu'on lui fît l'honneur de comprendre et de se fâcher pour ses audaces, non pour les saletés imbéciles qu'on lui prêtait.

"Tiens! Continua-t-il, je crois qu'il y a encore plus de niais que de méchants... C'est la forme qui les enrage en moi, la phrase écrite, l'image, la vie du style. Oui, la haine de la littérature, toute la bourgeoisie en crève!" 90

On peut donc dire que cet ouvrage est en partie autobiographique. On y trouve Zola, les souvenirs de son enfance à Aix-en-Provence, les difficultés qu'il a rencontrées avant de devenir l'écrivain célèbre qu'il est devenu, ses amis, peintres ou écrivains.

⁹⁰ Ibid., p. 258.